

Cours de Métaphysique

2 - Théologie Naturelle

© www.theologie.fr

Je n'ai fait ici, à l'époque, qu'une courte transition entre les parties 1 et 3 du cours, reprenant le poly d'un cours reçu, et reprenant la Somme de Thomas d'Aquin.

Désolé.... !

Vous pouvez également vous reporter à la Thèse T3 sur « Foi et Raison ».

CRITIQUE DU REALISME :

Notre objet sera le même – l'être - mais nous allons considérer l'appréhension de l'être non plus de lui-même mais de la part de l'homme lui-même, de celui qui appréhende.

1) LE REALISME est la philosophie selon laquelle l'être est **le fondement de toute chose**, la première **donnée évidente** par soi à notre intelligence (l'être est). « C'est l'être de l'étant qui tombe d'abord dans l'intellect » (Thomas d'Aquin). En même temps, nous y participons, nous avons conscience d'être.

Il ne se donne jamais à moi en soi, mais toujours incarné dans tel ou tel étant, donc sous les apparences sensibles. L'acte d'être est toujours l'acte d'être quelque chose: la feuille, le bic...et « *il n'y a rien dans l'intellect qui ne soit d'abord dans les sens* » disait Aristote. C'est la raison pour laquelle l'être ne se donne pas immédiatement à ma perception intellectuelle, mais par abstraction. J'abstrais à l'étant son aspect sensible (couleur, forme...) et reste son être.

Quand je pense, je pense avec des mots, hors chaque mot est une abstraction qui renvoie à l'être de ce que je nomme. Ex : cette craie est bleue...

L'être est la condition qui rend possible la connaissance humaine.

1. Je ne peux pas plus mettre entre parenthèse l'être de l'objet que mon être propre de sujet pensant cet objet.

2. La connaissance humaine ne peut passer outre les phénomènes : l'être se donne à travers l'étant, qui le révèlent mais ne même temps le voile. L'être ne se donne que de façon voilée, que limité dans l'étant, mais je ne puis cependant opposer pour autant phénomène et noumène (Kant). Cette condition est incontournable.

→ L'opposition entre l'objet en soi, et l'objet tel qu'il est connu par le sujet (moi) est donc illusoire.

La conséquence première de l'oubli de l'être est l'oubli de Dieu.

2) Les 5 degrés d'appréhension de l'être dans les étants :

1°/ La connaissance du sens commun : fondée sur notre sensibilité, elle se définit comme l'expérience quotidienne, non réfléchie, non critique, non scientifique. « Tout homme a deux bras. » « C'est un homme », les pps de non contradictions et d'identité... : elle peut être parfois trompeuse (ex : le géocentrisme).

2°/ La connaissance empiriologique : c'est la connaissance fondée uniquement sur l'expérience (selon la méthode positive : j'extrapole une loi universelle à partir d'une série d'expérience. Mais elle peut chuter en positivisme (et en nominalisme), qui dénonce cette extrapolation ou universalisation. **Matérialisme, positivisme et nominalisme** sont selon Hdg les premiers pas vers l'oubli de l'être : ils réduisent l'être au seul phénomène sensible).

3°/ La connaissance intellectuelle des essences : C'est la premier degré d'abstraction selon Aristote. Je fais abstraction des accidents pour connaître les essences. C'est la philosophie classique (hormis la métaphysique) : l'anthropologie philosophique par exemple s'interroge sur la nature humaine, au delà des simples apparences accidentelles de l'homme. A ce niveau, je peux aussi oublier l'être , en réduisant l'être à l'essence, à n'être qu'une somme d'étants. On oublie alors que l'être est au-dessus de tous les étants et qu'il n'est pas un super-étant, composé de modes d'être finis. Ce courant donne **l'essentialisme** (rationalisme et idéalisme), réduisant l'être à une super-essence, à un genre (le genre le plus commun des essences).

4°/ Les mathématiques : Elles s'attachent à la quantité seule des choses, considérant des nombres et figures idéalisées. L'abstraction mathématique opère encore un degré supplémentaire dans l'abstraction car elle se détache du réel, alors que les essences sont liées aux étants. Je peux en mathématique concevoir des idées sans lien avec le réel (espace non euclidien,...).

5°/ La connaissance de l'être lui-même : enfin la *métaphysique*. Elle s'attache à l'être de l'étant en général, au-delà des essences. Cet être dans les étants est une donnée propre de notre conscience.

3) L'être dans les étants en tant que donnée évidente par soi

L'être est donné de façon évidente à notre conscience, à notre intelligence. Il n'est pas le résultat d'une projection subjective du « moi », car c'est lui-même qui se donne, qui est **donné**. Ce n'est pas nous qui prenons l'initiative de ce don. L'être est indépendant de notre acte de penser, de notre prise de conscience de lui. Il est **antérieur** à notre conscience, indépendant d'elle. Il est donné à mon intellect patient (passif, sensibilité intelligente), et mon intellect agent le saisit, le pense (par abstraction) : « cela, c'est l'être ». Abstraction, parce que l'être nous est donné dans la matière (cela), et que notre intelligence, elle, est immatérielle (c'est l'être). Ce n'est que sur la passivité de l'intellect patient fixé dans la sensibilité que l'intellect agent peut formuler ses concepts.

Face à la donation de l'être (sa bonté), la conscience ne peut rester éternellement passive, et assume librement ce qui lui est donné en affirmant : l'être est, le non-être n'est pas.

Je peux cependant avec Descartes *douter* de cette donation de l'être.

Critique du Réalisme :

1) Evidence et cognoscibilité de l'être dans les étants.

La question est de savoir si l'être est vraiment une évidence ? (si je dis qu'il est une *illusion*, il n'en est pas moins, sous la forme d'illusion.)

Nous avons dit que l'être se donne à moi indépendamment d'un acte d'attention de ma pensée. Il précède ma conscience réfléchie, et existe indépendamment d'elle.

Ainsi, notre conscience dépend de l'être et l'être d'une certaine façon dépend de notre conscience (seule à même de le connaître). L'être n'est connu en acte qu'à l'intérieur de notre conscience. L'homme est *berger de l'être* (Hdg). En fait, il serait plus juste de dire que c'est Dieu qui est le berger de l'être, car lui seul le connaît totalement.

La sensibilité est directement en acte. Je perçois la sensation, sans effort de ma part. Et une sensation qui n'est pas perçue n'est pas. Pour l'intellect, il en va autrement, il peut être en puissance (intellect patient), et en acte (intellect agent). Ainsi, la sensibilité de l'être est d'emblée en acte mais pas sa connaissabilité, son intelligibilité : elles sont en puissances et nécessitent l'intelligence pour être en acte.

2) Réflexion première et seconde.

L'être dans les étants désigne à la fois *l'être du moi* et *l'être de tout ce qui m'est extérieur*, les étants, le monde qui m'entoure, le non-moi.

Mais l'évidence de l'être du moi n'est accessible que dans une réflexion *seconde* sur les propres opérations de la réflexion première. Je ne prends conscience de moi qu'en prenant conscience du monde qui m'entoure, et donc de façon seconde. Contrairement à ce que pensait Descartes, le moi

pensant ne peut se saisir dans une pure intuition intellectuelle. La conscience du moi ne se saisit pas directement soi-même. La conscience est par nature *intentionnelle*, et ne se saisit soi-même que *déjà ouverte sur le monde* qui l'entoure, déjà *grosse* des autres choses du monde et des autres êtres humains. Je ne me vois jamais purement moi-même mais toujours comme *quelqu'un-en-train-de-regarder-le-monde*.

Notre conscience est éveillée par le monde. Voilà ce qui fonde le réalisme : si l'être n'est pas premier, ma conscience ne peut l'être. (Et si je me dis que tout ce qu'elle perçoit est illusion, cette illusion est de l'être, selon un autre mode. Mais pas du non être.)

Il faut donc un « non-moi » pour éveiller notre conscience à passer de la puissance à l'acte. Donc ça n'est pas ma conscience qui peut créer l'être du « non-moi » : il m'est donné passivement.

→ Ainsi, il y a une antériorité ontologique de la conscience du monde sur la conscience de soi, mais dans les faits, il y a totale simultanéité.

Ainsi, pour le dire autrement, en tenant compte du double statut de l'intellect (patient et agent), le monde est toujours à l'acte, et rend possible le passage de l'intelligence à l'acte. La conscience au monde peut devenir intelligente, active, réfléchie (abstraction).

3) Critique de la phénoménologie : réduction à l'absurde de la négation de l'évidence par soi de l'être dans les étants et la conscience (epochè phénoménologique).

a) Husserl met entre parenthèse l'existence du non-moi : le monde est réduit au phénomène, à ce qui est immédiatement évident pour les sens, au sensible.

Seule alors l'existence du moi résiste à toute entreprise de doute : l'évidence de premier ordre est « l'ego transcendantal, le moi-rempli des phénomènes du monde ».

Critique → En fait, cette sauvegarde du moi est *arbitraire*. La phénoménologie décrit les différents états de conscience subjectifs du sujet, sans les analyser, mais en épargnant le moi. En fait nous avons vu, et allons montrer que le non-moi résiste tout autant au doute que le moi (ainsi, la saisie de notre corps n'est possible que sur la base d'une saisie du non-moi, compris comme perception de notre corps en tant qu'objet sensible)

b) Sur le plan subjectif, de mon point de vue, je peux douter du monde, mais pas de moi (Descartes ?). Subjectivement, la seule chose dont je puisse douter, c'est le non-moi, le monde. Mais on ne peut pas lier la nécessité au seul fait subjectif comme le fait Husserl. Sur le plan objectif, est-ce encore valable ?

c) Douter implique nécessairement aussi l'existence de l'objet du doute. Je ne peux douter de ce qui n'existe pas, mais forcément de quelque chose : le doute est une modalité de la pensée. (Douter de *rien* signifierait ne pas douter). Douter implique toujours un objet, et donc l'être de cet objet.

Ainsi, il est tout autant impossible de douter de l'être du non-moi objectif que de douter de

l'être du moi conscient. Douter, c'est poser implicitement l'être. L'être du non-moi est donc objectivement indubitable.

→ La mise entre parenthèse du monde s'annule donc d'elle-même.

→ Ainsi, l'acte de douter de l'être du moi est subjectivement et objectivement impossible tandis que l'acte de douter de l'être du non-moi est subjectivement possible, mais objectivement impossible.

d) *L'indépendance de l'être du moi et de l'être du non-moi à l'égard du moi conscient dans sa finitude.*

Le monde n'est pas réductible à des phénomènes sensibles car ils sont intenables en dehors de l'être. Les phénomènes sensibles sont une manifestation de l'être mais ne sont pas en dehors de l'être. Husserl crée artificiellement une *dichotomie entre le monde de l'esprit et le monde de la sensibilité*. Quand il dit les phénomènes sont, il dit en fait: c'est le moi qui projette leur "valeur existentielle". J. Maritain écrit en critiquant Husserl, qu'en mettant entre parenthèse le monde, Husserl reconnaît que les phénomènes existent mais sans admettre qu'ils ont l'être. Husserl rend hétérogène l'ordre de l'intelligible et celui du sensible et implique un dualisme entre intelligence et sensibilité.

Réduire le monde à des phénomènes sans existence étant impossible, est-il possible de douter de l'indépendance des choses et du moi ? Evidemment non. Sinon, je considère que le monde est un simple amas de phénomènes, sans qu'il y ait de l'être. Ou bien, c'est un pur phénomène de passe-passe lexicologique et je mets sous le mot phénomène ce que j'entendais sous le mot être. → la conscience de l'être humain ne produit pas le donné empirique mais il lui est donné et s'impose à elle.

f) Mais il y a plus: la conscience s'appréhende comme finie. Or l'abîme entre l'être et le non être est une distance positivement infinie. Et, une cause finie ne peut pas être la cause proportionnée d'un effet positivement infini. De plus, la conscience de l'homme ne peut franchir l'abîme entre l'être et le non être. → La conscience de l'homme n'est donc pas créatrice de l'être du monde.

g) Et enfin, il y a l'argument déjà vu ci-dessus, sur l'intentionnalité de la conscience par rapport à l'être et donc sa secondarité. Si la conscience était créatrice du monde elle se saisirait dans une réflexion première. L'expérience montre que je dépends du monde, car sinon je ne devrais pas en avoir besoin pour me saisir dans une réflexion seconde, donc la conscience ne peut pas être créatrice du monde. En fait, la conscience est d'abord *ouverte sur le monde* pour pouvoir se saisir elle-même. (argument déjà vu).

→ CCL SUR LA PHENOMENOLOGIE: *l'être du monde est indépendant du moi car une cause finie, mon moi conscient, qui plus est qui ne se saisit que dans une réflexion seconde par rapport à la saisie du monde, ne peut pas produire un effet infini.*

- LES 5 PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU -

Thomas d'Aquin, Somme Théologique . Ia question 2 article 3.

En sens contraire , Dieu lui-même dit (Ex 3,14) : « Je suis Celui qui suis. »

Réponse : Que Dieu existe, on peut prendre cinq voies pour le prouver.

① →

• **principe** : Tout mouvement et toute transformation nécessite un moteur. Comme une série de moteurs en mouvement ne peuvent remonter à l'infini - car sinon il n'y aurait pas de commencement au mouvement - il doit y avoir un premier moteur qui ne se meut pas et qui est Dieu

• **citation** : « La première et la plus manifeste est celle qui se prend du mouvement. Il est évident, nos sens nous l'attestent, que dans ce monde certaines choses se meuvent. Or, tout ce qui se meut est mû par un autre. En effet, rien ne se meut qu'autant qu'il est en puissance par rapport au terme de son mouvement, tandis qu'au contraire, ce qui meut le fait pour autant qu'il est en acte; car mouvoir, c'est faire passer de la puissance à l'acte, et rien ne peut être amené à l'acte autrement que par un être en acte, comme un corps chaud en acte, tel le feu, rend chaud en acte le bois qui était auparavant chaud en puissance, et par là il le meut et l'altère. Or il n'est pas possible que le même être, envisagé sous le même rapport, soit à la fois en acte et en puissance; il ne le peut que sous des rapports divers ; par exemple, ce qui est chaud en acte ne peut pas être en même temps chaud en puissance; mais il est, en même temps, froid en puissance. Il est donc impossible que sous le même rapport et de la même manière quelque chose soit à la fois mouvant et mû, c'est-à-dire qu'il se meuve lui-même. Il faut donc que tout ce qui se meut soit mû par un autre. Donc, si la chose qui meut est mue elle-même, il faut qu'elle aussi soit mue par une autre, et celle-ci par une autre encore. Or, on ne peut ainsi continuer à l'infini, car dans ce cas il n'y aurait pas de moteur premier, et il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas non plus d'autres moteurs, car les moteurs seconds ne meuvent que selon qu'ils sont mûs par le moteur premier, comme le bâton ne meut que s'il est mû par la main. Donc il est nécessaire de parvenir à un moteur premier qui ne soit lui-même mû par aucun autre, et un tel être, tout le monde comprend que c'est Dieu. »

• **le « résultat » auquel on aboutit** : Un Premier Moteur immobile, source de tout mouvement.

② →

• **principe** : Tout effet à une cause mais comme rien ne peut être la cause de soi-même (car sinon elle devrait se précéder elle-même) et que la série des causes ne peut remonter à l'infini, il doit y avoir une cause première incausée qui est Dieu.

• **citation** : « La seconde voie part de la notion de cause efficiente. Nous constatons, à observer les choses sensibles, qu'il y a un ordre entre les causes efficientes; mais ce qui ne se trouve pas et qui n'est pas possible, c'est qu'une chose soit la cause efficiente d'elle-même, ce qui la supposerait antérieure à elle-même, chose impossible. Or, il n'est pas possible non plus qu'on remonte à l'infini dans les causes efficientes; car, parmi toutes les causes efficientes ordonnées entre elles, la première est cause des intermédiaires et les intermédiaires sont causes du dernier terme, que ces intermédiaires soient nombreux ou qu'il n'y en ait qu'un seul. D'autre part, supprimez la cause, vous supprimez aussi l'effet. Donc, s'il n'y a pas de premier, dans l'ordre des causes efficientes, il n'y aura ni dernier ni intermédiaire. Mais si l'on devait monter à l'infini dans la série des causes efficientes, il n'y aurait pas de cause première ; en conséquence, il n'y aurait ni effet dernier, ni cause efficiente intermédiaire, ce qui est évidemment faux. Il faut donc nécessairement affirmer qu'il existe une cause efficiente première, que tous appellent Dieu. »

• **le « résultat » auquel on aboutit** : Une Cause Efficiente Première

③ →

• **principe** : Nous trouvons des choses qui pourraient être pu ne pas être. Si tout était ainsi, alors tout pourrait aussi bien ne pas être, mais alors rien ne pourrait commencer à exister. Par conséquent, il y a des choses qui sont nécessairement par elles-mêmes ou par autre chose. Comme la série des choses qui existent grâce à une autre chose ne peut remonter à l'infini, il doit exister nécessairement une chose première par soi-même : Dieu

• **citation** : « La troisième voie se prend du possible et du nécessaire, et la voici. Parmi les choses, nous en trouvons qui peuvent être et ne pas être la preuve, c'est que certaines choses naissent et disparaissent, et par conséquent ont la possibilité d'exister et de ne pas exister. Mais il est impossible que tout ce qui est de telle nature existe toujours ; car ce qui peut ne pas exister n'existe pas à un certain moment. Si donc tout peut ne pas exister, à un moment donné, rien n'a existé. Or, si c'était vrai, maintenant encore rien n'existerait ; car ce qui n'existe pas ne commence à exister que par quelque chose qui existe. Donc, s'il n'y a eu aucun être, il a été impossible que rien commençât d'exister, et ainsi, aujourd'hui, il n'y aurait rien, ce qu'on voit être faux. Donc, tous les êtres ne sont pas seulement possibles, et il y a du nécessaire dans les choses. Or, tout ce qui est nécessaire, ou bien tire sa nécessité d'ailleurs, ou bien non. Et il n'est pas possible d'aller à l'infini dans la série des nécessaires ayant une cause de leur nécessité, pas plus que pour les causes efficientes, comme on vient de le prouver. On est donc contraint d'affirmer l'existence d'un Etre nécessaire par lui-même, qui ne tire pas d'ailleurs sa nécessité, mais qui est cause de la nécessité que l'on trouve hors de lui, et que tous appellent Dieu. »

• **le « résultat » auquel on aboutit** : un Premier Nécessaire, nécessaire par soi, et cause première de la nécessité pour les autres étants nécessaires. En ce premier Nécessaire, l'être et la forme (l'essence) s'identifient. Il est donc Acte pur, absolument simple.

④ →

• **principe** : Dès qu'il y a une perfection transcendante participée, il y a une perfection subsistante. Or il y a une perfection participée (ce que démontre l'existence de degrés) donc il y a une perfection subsistante.

(Il y a en toute chose un plus ou un moins. Cela ne peut se dire que si il y a un étalon de mesure qui possède la détermination de la perfection : Dieu)

• **citation** : « La quatrième voie procède des degrés que l'on trouve dans les choses. On voit en effet dans les choses du plus ou moins bon, du plus ou moins vrai, du plus ou moins noble, etc. Or, une qualité est attribuée en plus ou en moins à des choses diverses selon leur proximité différente à l'égard de la chose en laquelle cette qualité est réalisée au suprême degré; par exemple, on dira plus chaud ce qui se rapproche davantage de ce qui est superlativement chaud. Il y a donc quelque chose qui est souverainement vrai, souverainement bon, souverainement noble, et par conséquent aussi souverainement être, car, comme le fait voir Aristote dans la Métaphysique, le plus haut degré du vrai coïncide avec le plus haut degré de l'être. D'autre part, ce qui est au sommet de la perfection dans un genre donné, est cause de cette même perfection en tous ceux qui appartiennent à ce genre: ainsi le feu, qui est superlativement chaud, est cause de la chaleur de tout ce qui est chaud, comme il est dit au même livre. Il y a donc un être qui est, pour tous les êtres, cause d'être, de bonté et de toute perfection. C'est lui que nous appelons Dieu. »

• **le « résultat » auquel on aboutit** : Un Modèle absolu , un maximum dans les différents ordres de perfection transcendante : il y a quelque chose qui est souverainement vrai , bon... Ces maxima s'identifient (compénétration des transcendants), et ils s'identifient au maximum dans l'ordre de l'être. « Il y a donc quelque chose qui est le plus vrai, le plus noble, le meilleur... »

⑤ →

• **principe** : Les choses dénuées de raison ont besoin, pour atteindre leur but, de quelque chose de connaissant qui pose le but (par exemple la flèche a besoin du tireur). La direction orientée du monde a donc besoin de Dieu en tant que conducteur suprême qui pose la cible.

• **citation** : « La cinquième voie est tirée du gouvernement des choses. Nous voyons que des êtres privés de connaissance, comme les corps naturels, agissent en vue d'une fin, ce qui nous est manifesté par le fait que, toujours ou le plus souvent, ils agissent de la même manière, de façon à réaliser le meilleur ; il est donc clair que ce n'est pas par hasard, mais en vertu d'une intention qu'ils parviennent à leur fin. Or, ce qui est privé de connaissance ne peut tendre à une fin que dirigé par un être

connaissant et intelligent, comme la flèche par l'archer. Il y a donc un être intelligent par lequel toutes choses naturelles sont ordonnées à leur fin, et cet être, c'est lui que nous appelons Dieu. »

• **le « résultat » auquel on aboutit** : Ce résultat est beaucoup plus riche que les autres voies. Le Dieu de la 5° voie est :

- un être intelligent. C'est un esprit.
- un unique, car l'univers est unique (donc l'intelligence qui le pense est unique)
- créateur, origine de la création, principe interne de « programmation », de finalisation
- le Souverain Bien, c'est à dire la Fin dernière.